

Rauque 2 et 3

De la B.D. aux mamelles de Tirésias

***Rauque* (revue de création), Sudbury, *Prise de Parole*, no 2 (automne 1985); no 3 (hiver 1985)**

Pierre Fortier

Numéro 39, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortier, P. (1986). Compte rendu de [Rauque 2 et 3 : de la B.D. aux mamelles de Tirésias / *Rauque* (revue de création), Sudbury, *Prise de Parole*, no 2 (automne 1985); no 3 (hiver 1985)]. *Liaison*, (39), 55–55.



Rauque 2 et 3 :

De la B.D. aux mamelles de Tiresias

par Pierre Fortier

RAUQUE (revue de création), Sudbury, *Prise de Parole*, no 2 (automne 1985); no 3 (hiver 1985).

RAUQUE est la revue de création de la maison *Prise de Parole* de Sudbury. Fondée à l'automne de 1984, cette revue en est déjà à sa troisième livraison.

Fidèles à leur « intention de présenter une oeuvre visuelle d'un artiste franco-ontarien sur la page couverture de chaque numéro de *RAUQUE* », les éditeurs ont choisi, pour la couverture du deuxième numéro, un extrait d'une bande dessinée de Paul Roux et, pour le troisième, un tableau de Bernard Poulin. Nous retrouvons également à l'intérieur du numéro

Critiques revues

d'automne 1985, trois bandes dessinées de Paul Roux, dont l'une est une réflexion sur la faim dans le monde et, dans celui d'hiver 1985, des esquisses de Bernard Poulin où le corps humain et le paysage se marient.

La participation des créateurs du visuel ne se limite donc pas seulement à l'emballage de la revue; elle occupe une place de choix dans les pages de chaque numéro, car *RAUQUE* se veut la revue à la fois littéraire et artistique de l'Ontario.

Et de l'Ontario, *RAUQUE* est un reflet ou mieux peut-être un « mirage », pour utiliser l'expression de Hector de Saint-Denys Garneau. Dans les deux dernières livraisons, les créations, tant littéraires qu'artistiques, nous viennent de St. Catharines, Toronto, Sudbury, Ottawa, Embrun, Don Mills, Hearst... ce qui laisse entendre que la création en Ontario se décentralise pour s'étendre de plus en plus à la grandeur de la province.

À l'éclatement géographique, correspond la diversité des productions des quelque douze collaborateurs aux deux dernières livraisons de *RAUQUE*, qu'il s'agisse des poèmes signés Marguerite Andersen, Pierre Pelletier et Guy Lizotte; de la légende des « Feux Saint-Elm » racontée par Jocelyne Villeneuve; d'un conte de Noël où le Roi Balthazar quitte à tout jamais dans sa Jaguar blanche la crèche traditionnelle, de Pierre Paul Karch; d'un « dialogue du moi et de l'âme » à travers le Yang et le Yin qui, selon la tradition chinoise, expliquent « l'essence de toutes choses », de Martial Cheong-Ton; des textes intimistes de Nicole Dumoulin, Louise Thibault; d'une science-fiction fantastique d'Alexandre Amprimoz; ou d'une entrevue avec Doric Germain (*La vengeance de l'original, le Trappeur du Kabi, Poison*), de Réjean Mathieu.

Par la vitalité et la diversité de son contenu, de même que par la qualité de sa présentation, la revue *RAUQUE* démontre clairement l'importance, tant pour les créateurs que pour les consommateurs du fait franco-ontarien, d'un lieu privilégié où communiquer et partager la parole d'ici. □

Pierre Fortier est professeur au département d'études canadiennes au Collège Glendon de l'Université York.



Éloizes 11 :

Écrire et aimer

par Paul-François Sylvestre

Éloizes, revue de création de l'Association des écrivains acadiens, Moncton, numéro 11, printemps 1985.

Lors du Salon du livre de l'Outaouais, en mars dernier, on m'a remis un exemplaire de la revue *Éloizes*, publiée deux fois par année par l'Association des écrivains acadiens. En vieux français, le mot « éloize » signifie éclair; on l'utilise encore en Acadie et on le prononce généralement « éloèse ». Et comme un éclair, les textes du numéro 11 que j'ai lus frappent l'imagination. On y retrouve surtout de la poésie et quelques récits, lesquels m'ont particulièrement plu.

J'ai été « frappé » par certains textes acadiens qui m'ont rappelé la poésie de Patrice Desbiens. À l'instar de ce dernier, Jean Arceneaux écrit au niveau des tripes, « sur des tissus à la lumière vague des bars d'attente »; ses idées poussent dans les moments vides et sa littérature est « arrosée de la bière de Happy Hour en dépit du juke box ». En lisant ceci, comment ne pas penser à Patrice et à « tous les chemins (qui) mènent à Coulson », de Sudbury.

Il en va de même pour un autre Acadien, Henri-Dominique Paratte, qui lit sa poésie « au-delà des mots, dans le vent d'Évangéline Beach » ou encore dans le restaurant Green Gables : « la caissière fume devant la vitre/ il passe Dallas à la TV/ les paquets de frites congelées McCain et les pizzas Totinos luisent d'aise sous les néons ». Peut-on trouver poésie plus viscérale ?

Le cri du poète trouve aussi un écho moins terre à terre, plus cérébral ou mystique. Ce numéro 11 de la revue *Éloizes*